
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 8 (1980)

DOI: 10.11588/fr.1980.0.49978

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

geblieben. Dies gilt zum einen für dessen 1970 veröffentlichtes Buch »Karolingische Königshöfe am Mittelrhein«, das wichtige Ergebnisse zum mittelhheinischen Adel vermittelt (vgl. ebd. S. 221–312), die sich in vielen Einzelaspekten unmittelbar mit von Friese angeschnittenen Problemstellungen berühren. Insbesondere in allen Zusammenhängen, in denen Friese auf die Rupertiner, die sog. Mainzer Großen, die Otakare oder die Mitbesitzer der Mainzer St. Lambertkirche zu sprechen kommt, hätten die Forschungen Gockels herangezogen werden müssen.

Geradezu ärgerlich ist es, daß Friese Gockels umfangreiche, personengeschichtliche Studie »Zur Verwandtschaft der Äbtissin Emhilt von Milz« (Festschr. f. W. Schlesinger 2, 1974, S. 1–70) nicht zu kennen scheint. Sie hätte ihn davor bewahren können, Auffassungen wie die von der angeblichen kognatischen Verwandtschaft zwischen der Äbtissin Emhilt und Karl d. Gr. noch 1979 als neuesten Forschungsstand zu präsentieren, während Gockel den Wahrheitsgehalt dieser – auf den Mitte des 12. Jhs. wirkenden, berüchtigten Fälschermönch Eberhard von Fulda zurückgehenden – Nachricht bereits 1974 klar widerlegen konnte.

Weitere Untersuchungen könnten hier genannt werden, und einen nahezu serienmäßigen Charakter würde die Nichtbeachtung neuerer Forschungsergebnisse annehmen, wollte man Frieses Darlegungen zu den Erkenntnissen in Beziehung setzen, die durch das oben erwähnte Buch Wenskus' verfügbar sind. Gilt es dabei natürlich auch anzuerkennen, daß vom Vf. zum damaligen Zeitpunkt eine Orientierung der eigenen Forschungen auf die von Wenskus aufgezeigte Forschungsproblematik nicht mehr geleistet werden konnte, so mutet es doch reichlich seltsam an, wenn dieses in allen wichtigen Problemanalysen völlig übergangene Buch dann ausgerechnet innerhalb eines Exkurses (vgl. S. 165 Anm. 16, S. 167 Anm. 28) unter einem nirgends aufgelösten Kurztitel und ohne Nennung im Literaturverzeichnis als »Wenskus, Sächsischer Adel« vom Vf. zur Begründung eines sicherlich nicht vorrangigen Sachverhalts herangezogen wird.

Der Vf. hätte sich einen Dienst erwiesen, wenn er wenigstens in seinem vom August 1978 stammenden Vorwort die Gründe erläutert hätte, die ihn veranlaßt haben mögen, wichtige neuere Forschungen souverän zu ignorieren, statt zumindest zu versuchen, deren Bedeutung für das eigene Forschungsvorhaben innerhalb des Anmerkungsapparates an der einen oder anderen Stelle andeutungsweise hervorzuheben.

Aber dies ist eher eine Frage, die an die Grundsubstanz der einer Habilitationsschrift angemessenen wissenschaftlichen Aussageform rührt. Der Vf. hat darauf eine Antwort gegeben, die nicht überall zu überzeugen vermag.

Lutz FENSKE, Göttingen

Traditiones Wizenburgenses. Die Urkunden des Klosters Weissenburg 661–864. Eingeleitet und aus dem Nachlaß von Karl GLÖCKNER herausgegeben von Anton DOLL, Darmstadt 1979 (Selbstverlag der Hessischen Historischen Kommission) 1979, in-4°, XII–653 p.

Toutes les épaves des archives, jadis si riches, des temps mérovingiens et carolingiens méritent, il est à peine nécessaire de le dire, une publication impeccable. C'est maintenant chose faite pour celles du célèbre monastère de Wissembourg qu'avait fondé un évêque de Spire vers l'an 660. Pendant plus d'une vingtaine d'années Karl Glöckner auquel on devait déjà l'édition modèle du *Codex Laureshamensis* s'est consacré à cette tâche, et, après sa mort survenue en 1962, Anton Doll, l'actuel directeur du Landesarchiv de Spire, a eu le grand mérite de poursuivre l'ouvrage.

Avant d'en rendre compte on rappellera qu'il nous reste, provenant de cette abbaye, un cartulaire des actes privés ayant trait aux biens de cet établissement situés dans le *pagus* d'Alsace et dans le *pagus* de la Sarre et de la Seille (essentiellement dans l'actuel département de la Moselle et dans la partie du Bas-Rhin qui est située à l'ouest des Vosges): il a été compilé vers 855–860 et

renferme 276 actes, mais douze de ceux-ci y figurent deux fois et l'un même trois fois, et d'autre part deux sont des additions faites à la fin du volume au milieu du XI^e siècle, à savoir une charte de 928 et une notice des environs de 1050. Nous aurions donc pour les temps de la monarchie franque 261 documents qui s'échelonnent de 661 à environ 864. De ce chiffre il faut toutefois encore déduire un faux (le n^o 51) fabriqué et transcrit dans le cartulaire au début du XII^e siècle et peut-être un autre acte (le n^o 273) qui serait de 838.¹

Les actes se rapportant à l'Alsace et au *pagus* de la Sarre et de la Seille ne constituaient jadis qu'une partie du chartrier de l'abbaye dont le temporel était réparti pour l'essentiel sur d'autres *pagi*, Wissembourg même appartenant alors au Spirois et non à l'Alsace. Mais pour la période concernée, en dehors du cartulaire qui est maintenant déposé au Landesarchiv de Spire, seuls les textes de quelques diplômes royaux sont parvenus jusqu'à nous.

Le cartulaire était connu jusqu'à maintenant par la bonne édition diplomatique qu'en avait procurée Carl Zeuss en 1842 – c'est à elle que Pardessus emprunta les chartes mérovingiennes de Wissembourg – mais elle ne répondait pas aux exigences actuelles et était devenue presque introuvable. Rien n'a été omis cette fois-ci pour établir un texte définitif parfaitement fiable. L'introduction et ses appendices constitués par 76 tableaux n'occupent pas moins de 237 pages. Les actes y font l'objet d'une étude diplomatique très attentive et très neuve. Les formules utilisées pour chaque catégorie d'actes (ventes, donations simples, donations avec rétention de l'usufruit, donations devenant effectives à la mort du donateur, donations avec reprise en précaire) ont été relevées. Des notices exhaustives sont consacrées aux 29 scribes qui écrivirent la majorité des originaux et dont les souscriptions nous ont conservé les noms; nous connaissons désormais avec précision les modes de rédaction de chacun d'eux. Point n'est besoin de dire que c'est là une contribution capitale à la diplomatique de l'acte privé aux temps mérovingiens et carolingiens. Comme plusieurs rédacteurs utilisèrent à partir de 725 les *Formulae Marculfi*, les éditeurs se sont penchés, après d'autres, sur la question si discutée de savoir quand Marculf avait adopté ses formules et situent ce moment vers 690–700. Bien que les originaux aient tous disparu on peut serrer de près l'état primitif des textes qu'ils portaient, ceci grâce à l'examen minutieux des particularités et des méthodes de travail des dix scribes qui compilèrent le cartulaire; bien des erreurs de transcription ont pu être rectifiées ainsi.

Passons à l'édition proprement dite. Pour chaque acte un commentaire très poussé elucidant, autant que faire se peut, les points difficiles, entre autres en matière d'identification des lieux, prend place entre l'analyse et le texte. Bien que peu commode pour le chercheur d'aujourd'hui, l'ordre des actes suivi dans le cartulaire a été respecté, sauf lorsqu'un même texte était transcrit à deux endroits différents. D'excellents registres qui constituent un appendice permettent heureusement de se retrouver aisément dans la chronologie. Il est inutile de souligner l'importance capitale des matériaux contenus dans ce cartulaire qui, pour l'époque franque, est une des principales sources de l'histoire sociale et institutionnelle ainsi que de l'onomastique allemande.

Devant une œuvre d'une qualité aussi exceptionnelle, fruit de quarante années de labeur, on a scrupule à exprimer quelques observations, à formuler quelques désirs. On souhaite en tout premier lieu qu'elle soit parachevée rapidement par la parution d'indispensables index alphabétiques qui font encore défaut. Jusque là il faudra continuer à recourir aux tables des noms de personnes et de lieux de l'édition de Zeuss. On notera en second lieu que le projet primitif de

¹ Il s'agit d'une charte concernant plusieurs donations qui a été transcrite au XI^e siècle dans le volume. Or elle situe le village de Gélucourt (arrondissement de Château-Salins) dans le *pagus* appelé «Achilgowe», alors que cette localité se trouvait dans le *pagus* de la Seille; d'autre part il porte la date de «Sarrebourg, 6^e année du règne du roi Louis» alors que Sarrebourg n'était pas compris à cette époque dans la part de Louis le Germanique. La tentative faite par les éditeurs de prouver l'authenticité de cet acte en s'appuyant sur l'archaïsme des noms de lieux ne m'a pas pleinement convaincu.

Glöckner était beaucoup plus ambitieux: il s'agissait de comprendre dans un grand recueil non seulement le cartulaire mais tous les actes, inventaires de biens inclus, de Wissembourg au moyen âge, ce qui eût permis de traiter l'histoire de ce riche et puissant monastère dont seuls les deux premiers siècles sont assez bien connus jusqu'à maintenant. Il s'agissait là d'un très beau rêve, malheureusement difficilement réalisable en notre siècle. On comprend que la Hessische Historische Kommission y ait renoncé – soyons lui infiniment reconnaissants d'avoir pris en charge la publication d'un ouvrage que l'organisation de la recherche historique ne permettait pas de concevoir en Alsace – mais peut-être pourrait-on augmenter de quelques pages le fascicule qui contiendra les index en y ajoutant des registres critiques des 13 diplômes royaux et impériaux de Wissembourg dont les textes nous ont été conservés pour la période allant du VII^e au XI^e siècle en dehors du cartulaire. Une carte des possessions de Wissembourg mentionnées dans les actes y serait également la très bien venue et serait d'autant plus facilement réalisable que leur localisation a été faite.

Dans un domaine, celui des identifications de personnes, entre autres de membres de la famille ducale d'Alsace, je ne suivrai pas entièrement les éditeurs et je pense qu'il faudrait bien distinguer entre hypothèse et certitude. Lorsqu'à la même époque et dans une même région on voit dans des actes différents apparaître le même nom il est certes licite de faire des rapprochements mais les cas où l'on peut procéder à une identification assurée ne sont pas très nombreux. Il faut toujours tenir compte du fait que certains noms, comme aujourd'hui certains prénoms, étaient fort répandus. Or les identifications avancées dans l'édition peuvent être importantes pour l'historien. Je prends un exemple: En mars 739 Liutfrid, le dernier duc d'Alsace aux temps mérovingiens, donna, avec l'accord de son épouse Hiltrude, un bien au monastère (n° 11); c'est là la dernière mention incontestable du personnage. Le 15 juin 742 un nommé Liutfrid et son épouse Theutila donnent des biens au monastère (n° 2). Les témoins sont Liutfrid, Theutila, *Hildifridus filius ejus* et d'autres personnes. Pour les éditeurs il n'y a pas de doute, il s'agit du duc Liutfrid. Sa première épouse Hiltrude a disparu de la scène et il s'est remarié avec Theutila dont nous aurions là l'unique mention. Si Liutfrid ne s'intitule plus »duc« c'est, toujours selon les éditeurs, parce qu'il a renoncé à ce titre pour ne pas provoquer les jeunes et combatifs maires du palais Pépin le Bref et Carloman qui ont succédé à Charles Martel.

L'acte de 742 nous livrerait donc une précieuse page de l'histoire politique et familiale du dernier duc d'Alsace. Mais quels sont les indices avancés en faveur de l'identification des deux Liutfrid? 1) Leur proximité dans le cartulaire où l'acte 742 est le numéro 2 et l'acte de 739 le numéro 11, parmi d'autres actes (les n° 9, 10, 12, 13 et 14) qui concernent des membres de la famille ducale. 2) La situation de trois des biens donnés le 15 juin 742, l'un étant proche d'une *forestis dominica*, les deux autres étant proches de la forêt de Haguenau qui devait appartenir au fisc et donc être à la disposition du duc. 3) Le nom *Hildifridus* qui par sa composition indiquerait qu'il est le fils de Liutfrid et de *Hilt(d)rud*.

Tout cela est vague et fragile. On fera remarquer que les noms Liutfrid et Hildifrid n'étaient pas rares; parmi les autres témoins de l'acte de 742 on trouve même un autre Hildifridus. Enfin il faut indiquer que le principal document généalogique relatif à la famille ducale d'Alsace, la *Genealogia filiorum Adalrici ducis*, que Glöckner ne pouvait, il est vrai, encore connaître sous sa forme authentique,² ignore Hildifrid fils de Liutfrid. Cette identification reste donc hypothétique et il nous faut revenir à l'opinion qu'exprimait en 1939 l'éminent éditeur lui-même avant qu'il eût été influencé par les généalogies aventureuses de Levillain: »Im Jahre 739 verliert sich die Spur Liutfrids und des elsässischen Herzogtums aus der Geschichte.«³

² Je l'ai publiée en 1975 avec commentaire dans mon étude: *Le monasterium Scottorum de Honau et la famille des ducs d'Alsace au VIII^e siècle, Vestiges d'un cartulaire perdu*, dans: *Francia* 3 (1975) p. 1-87.

³ K. GLÖCKNER, *Die Anfänge des Klosters Weissenburg*, dans: *Elsaß-Lothringisches Jahrbuch* 18 (1939) p. 39.

Ces questions de personnes ne sont que des broutilles dans cette admirable somme d'érudition et je ne crois pas qu'en matière de publication de cartulaires on ait jamais poussé aussi loin la recherche de la perfection. Puisse donc ce volume trouver le chemin de toutes les grandes bibliothèques intéressées par les sources médiévales.

Christian WILSDORF, Colmar

Matthias WERNER, *Der Lütticher Raum in frühkarolingischer Zeit. Untersuchungen zur Geschichte einer karolingischen Stammlandschaft*, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 1980, 539 p., 2 cartes (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 62).

On est loin, semble-t-il, d'en avoir fini avec les mêmes textes et les mêmes personnages des VII^e et VIII^e siècles. M. Werner concentre ici son attention sur la région liégeoise, au sens étroit du terme, pour la période de 600 à 750, qui est appelée précarolingienne en raison de la lumière qu'on veut apporter à la connaissance des Arnulfiens et des Pippinides. Son but est de faire le portrait de cette région (d'où proviennent les «premiers carolingiens») à travers les grands propriétaires fonciers et leurs terres dans un rayon de 50 kilomètres autour de la cité mosane, en gros de Namur à Maastricht, de Malmédy à Hasselt. Suivons-le dans sa démarche.

Le premier chapitre sert de véritable introduction et parle paysage, occupation du sol, circulation. Le deuxième chapitre, de 200 pages, énumère treize analyses de personnages ou de familles ayant détenu quelque bien autour de Liège au cours de la période retenue. En tête, l'infatigable Adalgisel-Grimo qui avait une tante à Amay et un bien à Flémalle; avec lui on voit passer une famille qui excite les spécialistes et comprend les ducs Adalgisel et Bobo. Dommage que l'auteur n'ait pas eu connaissance de la découverte du sarcophage de Chrodoara à Amay et de l'article de J. Stiennon sur cette sainte personne;¹ il aurait eu confirmation de parentés qu'il évoque. Allowinus-Bavo, le saint Bavon de Gand, eut des possessions en Hesbaye. Plus important est Trudo ou Trond, le fondateur de la célèbre abbaye qui porte son nom; comme pour les autres avant et après lui, une analyse très précise est faite des données de sa Vita et une carte est donnée de l'environnement de la terre de Sarchinium. Il aurait été intéressant de mentionner à son propos le bien de Dugny, au sud de Verdun, pour comparer avec celui de Flémalle appartenant au diacre verdunois cité plus haut. Voici toute une série de grands: Crodald et Gundoin sont cités brièvement, le premier à cause d'une épitaphe et de la terre de Glons, le second comme duc à propos de la création de Stavelot et Malmédy; Landrada est la fondatrice de Munsterbilsen; Dodo est l'assassin de l'évêque Lambert (703-705); Godobald est né à Avroy, est compagnon de Dodo et devient abbé de Saint-Denis.

Viennent encore ceux qui ont fait des donations à Willibrord, et parmi eux un groupe formé d'Angibald, Angilbert, Ansbald, dont les biens sont dispersés dans la boucle de la Meuse entre Aldencik et Bern (carte p. 143). Adela de Pfalzel, fondatrice de cette abbaye tréviroise, est présentée avec ceux de sa famille que l'on connaît bien: son fils Albéric, son petit-fils Grégoire, lié à Charles Martel, disciple de saint Boniface, abbé de Saint-Martin d'Utrecht, puis évêque de ce lieu. Avec le groupe Adalhard-Grinuara-Harlindis-Renila, on se trouve devant une famille liée à l'abbaye d'Aldencik. Rotbert est ce comte qui en 741 se montra si généreux pour Saint-Trond. L'évêque de Metz Chrodegang clôt cette liste, ce qui par rapprochement avec Chrodoara-Ida d'Amay, tante d'Adalgisel-Grimo, ramène au départ.

Ce premier chapitre est très intéressant à parcourir. Il fournit des références précieuses, propose des identifications et en refuse d'autres. Peut-être pour se démarquer de ses prédéces-

¹ J. STIENNON, Le sarcophage de Sancta Chrodoara à Saint-Georges d'Amay, dans: Comptes Rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, 1979, p. 10-31.